LA FORÊT

Propos d’Antoine d’Amécourt

**(Président de Fransylva, Fédération nationale de la forêt privée)**

lors des Journées d’études en forêt de Senonches,

organisées en septembre 2016

par la Fédération Nationale des Sociétés d’Amis des Forêts

… En vous entendant tous, je me suis dit que, finalement, la forêt, tout le monde l’aime. Si vous regardez bien, essayez de trouver quelqu’un qui vous dise : « Moi, je n’aime pas la forêt ». C’est assez rare. Il ya des gens qui n’aiment pas la mer, des gens qui n’aiment pas la montagne…

Cette forêt que tout le monde aime, qui la connaît le mieux, si ce n’est les gens qui se la sont transmise de génération en génération ? Les forestiers, finalement, nous sommes complètement fous, nous ne travaillons pas pour nous, mais pour les générations d’après. Nous vivons du travail des générations précédentes ; nous travaillons pour les générations futures. Trouvez-moi un autre métier comme ça ! Quand je parle des gens qui ont transmis leur savoir, ce sont les propriétaires et ce sont tous les gens qui y ont travaillé. Ce sont les naturalistes qui ont transmis ce qui se passait dans la forêt et comment évoluait la biodiversité. Aujourd’hui, on se rend compte que beaucoup de gens ont un avis très précis sur la forêt, mais en fait, ils ne la connaissent pas. C’est facile d’avoir un avis sur quelque chose qu’on ne connaît pas et qui se transmet de génération en génération. Si notre forêt est jolie aujourd’hui, c’est bien parce qu’on se l’est transmise de génération en génération. En tout cas, c’est mon avis, même si on peut toujours faire mieux.

On a vu tout à l’heure que le premier intérêt de la forêt, c’est la biodiversité. Je suis persuadé que la biodiversité en forêt, elle ne va pas disparaître. En tout cas, en forêt privée, elle est certainement maintenue. Elle sera maintenue, ne serait-ce que par la diversité des propriétaires. La forêt privée c’est 12 millions d’hectares et 3,5 millions de propriétaires. On va trouver qu’il y en a qui gèrent bien, d’autres qui gèrent mal. Tout ça c’est une garantie de biodiversité.

On a vu tout à l’heure, et c’était très intéressant, ce questionnaire sur la manière dont les gens voient la forêt. J’étais en train de me dire : et si on gommait les années et qu’on posait ces questions en 1850, au moment où sont nés les fameux chênes qu’on abat actuellement en domaniales, qu’est-ce qu’ils pensaient de la forêt, à cette époque-là ? Est-ce qu’ils auraient répondu que l’intérêt de la forêt, c’était la biodiversité ou la promenade ? Non, ils auraient répondu que la forêt, c’était l’énergie, c’était du matériau de construction, c’était un endroit où on pouvait récupérer beaucoup de choses, des champignons, où on allait nourrir les animaux, les cochons, où on allait faire pâturer les vaches, etc.

Pour revenir sur ce questionnaire sur la manière dont les gens voient la forêt. J’étais en train de me dire : et si on gommait les années et qu’on posait ces questions en 1850, au moment où sont nés les fameux chênes qu’on abat actuellement en domaniales, qu’est-ce qu’ils pensaient de la forêt, à cette époque-là ? Est-ce qu’ils auraient répondu que l’intérêt de la forêt, c’était la biodiversité ou la promenade ? Non, ils auraient répondu que la forêt, c’était l’énergie, c’était du matériau de construction, c’était un endroit où on pouvait récupérer beaucoup de choses, des champignons, où on allait nourrir les animaux, les cochons, où on allait faire pâturer les vaches, etc.

J’ai des amis forestiers qui m’ont dit ; « Attention, le développement du bois énergie, ça va poser un problème parce qu’il n’y aura plus de bois au sol pour recréer l’humus et faire vivre la génération forestière suivante ». En 1850 en forêt, on ramassait les feuilles pour faire de la litière et pour engraisser les terrains agricoles et les jardins. Toutes les brindilles étaient mises en fagots et étaient brûlées pour se chauffer. Là, on voit les mêmes photos magnifiques de forêts, ce sont des forêts très pleines. Maintenant, regardez les gravures de forêts en 1800, vous allez voir, c’est un arbre de loin en loin. On récoltait tout. On n’avait pas de tronçonneuses ou de gros matériels. Alors, Colbert a dit : « On va faire des forêts domaniales pour faire du vrai bois d’œuvre pour les bateaux ». Le lamellé collé n’existait pas.

Aujourd’hui, on se doit de produire. Or, on ne récolte que 60% de ce que produit tous les ans la forêt en France. L’ONF récolte mieux que la forêt privée, mais la forêt privée récolte mieux que la forêt communale. Cette forêt, on se doit de la récolter. Aujourd’hui, on ne demande plus d’avoir un bois de 15-20 mètres de long qui permettrait de construire une grande pièce. Aujourd’hui, ce qu’on demande, et ce qu’on va demander de plus en plus avec les nouvelles technologies, ça va être du matériau bois. Il y a quelqu’un qui a déposé un brevet pour faire du bois translucide. L’utilisation du bois évolue. Je ne suis pas inquiet. Il y a plein de choses qui vont arriver dans la chimie. Mais ce bois, on se doit de le récolter. Encore une fois, pour moi, le fait qu’on raccourcisse les périodes de production du chêne en forêt domaniale ne me choque pas. En forêt privée, on descend de cent vingt à quatre-vingt dix ans pour le chêne. Ce qu’il faut, c’est que cette forêt, on la régénère. Pour ça, il faut que la récolte forestière permette la régénération.

Le fonds forestier national nous aidait à faire des investissements en forêt. Aujourd’hui, le prix du bois nous permet à peine de réinvestir… Monsieur le Ministre a dit que la forêt était d’intérêt général. L’intérêt général, aujourd’hui, c’est de récolter les bois qu’on produit et de les régénérer correctement pour reproduire. On ne peut pas se permettre de transmettre aux générations futures des forêts qui ne produisent pas, parce qu’on n’a pas récolté. Un arbre qui produit du bois fixe du carbone. Si on le laisse mourir en forêt ou si on laisse des gros arbres très serrés qui ne produisent pas de bois, ils ne jouent pas leur rôle de fixation de carbone.

Moi, je ne suis pas un Parisien. Je ne suis à Paris que depuis un an et demi, sinon je suis un vrai forestier, un Sarthois né dans une forêt. Autrefois, dans nos villages de l’Ouest, on faisait la Fête des moissons. Mon frère est vigneron, il fait la Fête des vendanges. En forêt, dès qu’on coupe un bout de bois, tout le monde pleure. Il y a un problème. D’abord il ne faut pas qu’on parle de coupe, mais qu’on parle de récolte. On récolte ce que les générations d’avant ont travaillé pour nous, et on doit travailler pour les générations futures. Essayons peut-être, dans nos associations, d’organiser la Fête de la récolte en forêt.

Il faut aussi se rencontrer tous et se parler, parce que le problème, c’est que les gens ne se parlent pas. Le bûcheron, c’est presque quelqu’un qu’il faudrait mettre en prison. Non, bûcheron, c’est un art. C’est un métier difficile. Quand vous les voyez travailler, demandez-leur comment ils font. Ce n’est pas « vroom » et ils attendent que ça tombe. Ils regardent de très près. D’abord, c’est très dangereux. S’ils ne regardent pas bien et s’ils ne sont pas bons, ils ne seront pas bûcherons très longtemps. C’est vraiment un métier qu’il faut remettre à l’honneur plutôt que de critiquer ceux qui l’exercent parce qu’ils coupent les arbres. Encore une fois on se doit de transmettre des forêts qui produisent. Les belles forêts qu’on a aujourd’hui, on doit les transmettre aux générations futures.

Il y a aussi une autre difficulté. En France, on l’a dit, les forêts sont très belles, on a 136 essences forestières. En Allemagne, il y en a 15. Vous voyez ! Ҫa aussi, c’est riche en biodiversité. En France on a un outil de transformation qui consomme peut-être 10 essences forestières. En 2000, j’ai monté une scierie mobile avec un bûcheron avec lequel je m’entendais bien, parce que je n’arrivais pas à vendre de charme. Maintenant j’arrive à vendre du charme.

Maintenant avec la scierie mobile, j’ai scié du bouleau, j’ai scié du charme, j’ai scié du robinier, que j’ai fait travailler par des menuisiers locaux. Mon menuisier m’a dit : « J’ai un BTS de menuiserie, j’ai appris tous les bois exotiques sur le bout des doigts, mais finalement le bouleau je ne connaissais pas. Tu m’as donné un morceau de bouleau, il se rabote très bien, il se colle très bien, il se vernit et prend très bien la teinte. » Pourquoi est-ce qu’on n’utilise pas plus le bouleau ? Il vaut mieux faire un meuble de jardin en robinier faux-acacia que de faire un meuble de jardin en teck. On l’appelle le robinier faux-acacia, parce que c’est Robin, jardinier de Henri IV, qui l’a importé en 1601. Il n’est pas encore autochtone, mais ça va venir.

Je vais terminer sur le sujet très polémique de la chasse. Je vous l’ai dit, aujourd’hui, les investissements en forêt, c’est difficile. La valorisation du bois qu’on sort de la forêt ne nous permet pas de réinvestir derrière. On a vu tout à l’heure que des forêts domaniales sont obligées de mettre des grillages. Quand vous commencez à mettre des grillages pour la protection, vous doublez, voire triplez le prix de la plantation. Déjà qu’on n’a pas de quoi replanter, mais si en plus on doit mettre des grillages partout, ça ne va plus aller. En plus, ces grillages, on les met, mais dans beaucoup de cas, ils ne sont pas entretenus. Ils finiront dans les ronciers ; ils resteront. Au niveau de la biodiversité, ce n’est pas terrible. Au niveau des chasseurs à courre, ils auront du mal, parce que chaque fois qu’ils attaqueront un animal, ils le prendront dans le grillage, 500 mètres plus loin. Ce n’est pas la solution. La solution, c’est l’équilibre sylvo-cynégétique.

Aujourd’hui, on a de moins en moins d’ouvriers sylvicoles. D’ailleurs, il est question qu’on enlève la convention collective sylviculture, parce qu’il n’y a plus assez d’ouvriers sous cette convention. Ca veut dire qu’on ne fait plus le travail qui était fait en forêt. A la génération d’avant, il y avait plein de gens en forêt qui se promenaient, qui prenaient un sécateur et qui faisaient la petite taille qu’il fallait. Aujourd’hui, ceux qui font ça, ce sont les cerfs et les chevreuils, donc c’est complètement contraire à la production du bois d’œuvre. Si on fait une coupe à deux mètres de haut, l’arbre va avoir trois têtes. L’arbre qui a trois têtes va prendre beaucoup plus d’ampleur, donc il va étouffer celui qui poussait bien droit à côté. A terme, si on laisse cette situation, qu’on ne fait plus de sylviculture et qu’on laisse augmenter les populations de grands cervidés, on produira du bois énergie, on ne produira plus de bois d’œuvre, ou alors des petits morceaux de trois mètres pour faire du lamellé-collé ou de la chimie. De toute façon, on utilisera ce qu’on produira. C’est un réel problème.